

lions les plus élevées sont inséparables elles-mêmes des formes de la sensibilité.

Voici sous quelle forme la question se posait pour Kant : Il y a des lois mathématiques d'une certitude parfaite; ainsi nous savons que toute surface est égale au produit de sa base par sa hauteur. Cela est vrai des choses elles-mêmes, car l'expérience vérifie la démonstration géométrique. Les mouvements ont de même leurs lois mathématiques qui sont vérifiées avec une grande précision : l'astronome peut calculer le jour, l'heure, la minute d'apparition d'une éclipse. Nous pouvons donc connaître quelque chose *a priori*. Mais comment pouvons-nous connaître quelque chose dans la nature avant de l'avoir vu? Dire avec l'empirisme que c'est par induction, que nous concluons d'un grand nombre de faits passés à un fait à venir, ce n'est pas répondre; car un pareil procédé ne peut nous donner qu'une grande probabilité, jamais une certitude. Nous affirmons de même que tout ce qui se produit suppose une cause: qu'il y a toujours la même quantité de matière dans la nature, etc., etc. Bref, il y a dans les sciences de la nature des données *a priori*. Comment donc, en ce qui touche l'expérience, pouvons-nous savoir quelque chose d'avance et infailliblement? Et remarquons de quoi précisément il s'agit ici. Il ne s'agit pas de cette nécessité purement logique qui lie l'attribut à un sujet dont il est affirmé. Il ne s'agit pas davantage de l'accord de notre pensée avec les choses, comme quand nous disons : Tous les corps sont pesants. Il s'agit d'un accord de la pensée avec les choses, mais qui est antérieur à l'expérience elle-même. C'est là ce qui est embarrassant à expliquer. Dans le premier cas, rien d'étonnant qu'on puisse tirer un attribut de son sujet (jugement analytique); dans le second cas, rien d'étonnant non plus qu'on affirme un fait d'expérience actuelle (jugement synthétique); mais, dans le troisième cas, on affirme une règle applicable à l'expérience, quoique l'expérience actuelle ne la donne pas. La question qui se pose à nous est donc celle-ci : Comment est possible une connaissance *a priori* ayant une valeur objective?

Pourquoi, dit Kant, ne pas appliquer à l'entendement ce qui a été dit de la sensibilité? Pourquoi ne pas considérer la cause et la substance comme ayant le même caractère subjectif que nous avons reconnu dans l'espace et le temps. Si cela est établi, — et Kant y a consacré un tiers de sa *Critique*, — une réponse est possible à la question posée ci-dessus. Dire que la nature a des lois, c'est dire que l'esprit humain a des lois. L'esprit humain est le législateur de la nature, non son créateur; toutefois, Kant ne l'a jamais admis : ce sont ses successeurs qui, faisant un pas de plus, ont professé le pur idéalisme. L'ordre qui paraît exister dans les phénomènes, c'est donc en réalité nous qui l'y mettons. Si les formes de notre pensée disparaissaient, tout ordre disparaîtrait avec elles; la pensée tomberait dans le chaos. Nous serions dans cet état de conscience vague et indistincte qui doit exister chez les animaux inférieurs auxquels manquent ces notions coordonnatrices.

En définitive, nous arrivons à cette conclusion : sensibilité et intelligence, c'est tout un. La seule différence, c'est que la première est active, la seconde passive. A l'une correspond une matière première à l'état de chaos; à l'autre une expérience ordonnée suivant des lois : ce que nous appelons nature. La connaissance réelle se compose donc de deux

choses : la matière qui ne vient pas de nous; la forme qui venant de nous, est subjective.

Voilà la connaissance expérimentale expliquée. Mais est-ce tout? Il y a certaines notions qui prétendent dépasser l'expérience. Kant les ramène à trois : l'âme, le monde et Dieu. Que valent-elles? Répondre à cette question, c'est dire si la métaphysique est possible ou non.

Remarquons bien la marche suivie par Kant dans sa *Critique*. Il se pose successivement ces trois questions : les mathématiques, la physique pure, la métaphysique, sont-elles possibles?

La possibilité des mathématiques est établie par la théorie des formes de la sensibilité, c'est-à-dire de l'espace et du temps.

La possibilité de la physique est établie par la critique des formes de l'entendement, qui nous a montré comment nous pouvons avoir de la nature une connaissance *a priori*.

La possibilité de la métaphysique est-elle établie? D'abord, cette possibilité n'était discutable qu'en théorie pour ce qui concerne les mathématiques et la physique pure, puisqu'en fait elles sont. La métaphysique, au contraire, n'est pas. Elle n'existe, du moins, qu'à l'état de tendance, de tentation éternelle pour l'esprit humain. Est-elle donc possible? Ici se place le long réquisitoire de Kant contre la métaphysique, qui aboutit à cette conclusion : elle n'est pas possible. Cette partie négative de la *Critique* étant de beaucoup la mieux connue, il est inutile d'y insister dans cet exposé rapide. Il convient mieux d'insister sur la partie positive, c'est-à-dire de montrer comment de cette critique acharnée de la métaphysique une métaphysique a pu naître, celle de Fichte, de Schelling, de Hegel, de Herbart, de Schopenhauer, qui doit faire l'objet de notre étude de cette année.

Au nombre des remarques les plus originales de Kant, il faut citer celle-ci : qu'il est dans la nature de l'esprit humain de classer les phénomènes dans des séries. Le temps et l'espace sont, comme nous l'avons vu, le point de départ ou du moins la condition de toute pensée. Or le temps est une série. L'espace est une série, car pour aller d'un point à un autre il faut traverser des positions intermédiaires. La pensée est donc liée à cette nécessité de se produire sous la forme de séries. Et le besoin d'absolu fait que la science doit supposer que ces séries ne sont pas des fragments, mais qu'elles forment des totalités. Mais la pensée est en même temps soumise à une autre nécessité : c'est que ces séries, prises dans leur totalité, se présentent à elle sous deux formes contradictoires et cependant également probables. Ainsi, en considérant la série des phénomènes qui constituent l'univers, on peut également établir qu'elle a eu et qu'elle n'a pas eu de commencement, qu'elle aura et qu'elle n'aura pas de fin. Tel est le fond des célèbres *antinomies* de la raison pure. Ce qui est curieux, c'est que nous verrons sortir de là, chez les successeurs de Kant, une nouvelle forme de métaphysique. La contradiction sera posée par Hegel comme la condition même des choses, comme la condition de toute réalité et de toute vie. Toute chose n'est qu'autant qu'elle renferme en soi le oui et le non et qu'elle les réconcilie.

Parmi les antinomies kantienne, il y en a une, la quatrième, qui oppose l'une à l'autre, comme inconciliables, la nécessité et la liberté. Cette antinomie est pour l'homme la plus importante et, si l'on peut ainsi parler, la plus dramatique; car, à la rigueur, on peut dire qu'il ne nous importe qu'à demi

de savoir si le monde a un commencement, ou s'il n'a ni commencement ni fin ; s'il y a des atomes ou s'il n'y en a pas, etc. Mais s'il est vrai, comme le veut la science, que tout est régi par une nécessité immuable, s'il n'y a aucun *hiatus* possible dans la série des effets et des causes, alors toute liberté disparaît et avec elle toute responsabilité et toute morale. Si, au contraire, comme le veut la morale, nous admettons la liberté, alors nous laissons entrer dans la série des phénomènes un principe d'indétermination ; la chaîne des effets et des causes est interrompue ; l'ordre disparaît de la nature et la science avec lui. L'antinomie se pose donc en réalité entre la science et la morale. Laquelle des deux faut-il sacrifier à l'autre ? Toutes deux ne sont-elles pas pour l'homme d'un intérêt également cher ?

Kant distingue deux catégories d'antinomies : celles qui sont insolubles ; celles qui peuvent se résoudre. Celle-ci est du nombre des dernières. Mais où faut-il en chercher la solution ? C'est ici que Kant nous laisse entrevoir la possibilité d'une nouvelle métaphysique, c'est-à-dire d'une façon nouvelle de poser les questions, qui consiste à se placer sur le terrain de la morale. La *Critique de la raison pratique* développe ce point plus particulièrement. Sans y insister ici, montrons comment Kant pense qu'on peut résoudre l'antinomie entre la liberté et la nécessité. C'est par l'*idéalisme*. Si le monde des phénomènes est tenu pour une réalité, alors la nécessité qui est la loi des phénomènes a une valeur absolue, et il faut reléguer la liberté dans le monde des apparences. Si au contraire, comme le croit Kant, le monde des phénomènes est l'apparence, la liberté n'est plus en contradiction avec lui. La liberté et la nécessité règnent chacune dans un monde à part : la nécessité est la loi des apparences ; la liberté est la loi de la réalité. Il y a donc une conciliation possible entre ces deux termes qui semblent inconciliables ; et si l'on consent à placer la liberté en dehors du monde des phénomènes, elle apparaît dès lors comme possible, c'est-à-dire qu'elle n'est plus en contradiction ni avec les faits, ni avec le raisonnement. Mais cette possibilité est-elle une *réalité* ? Oui, dit Kant, la loi morale l'exige : « Tu dois, donc tu peux. » En ce sens, la liberté ne se prouve pas ; aussi Kant disait-il qu'il voulait substituer la croyance à la science.

L'idéalisme kantien, qui consiste dans la distinction très-nette, inconnue avant lui, entre les choses telles qu'elles *paraissent* et telles qu'elles *sont*, est la base essentielle de la métaphysique allemande du XIX^e siècle. Seulement les disciples reprocheront au maître de n'être pas allé assez loin, et nous les verrons aboutir logiquement à l'idéalisme absolu.

Rédigé par ***.

ACADÉMIE DES SCIENCES MORALES ET POLITIQUES

M. FOUCHER DE CAREIL.

Leibniz et Pierre le Grand (1)

V

Leibniz était décidément en faveur auprès du czar ; Pierre avait voulu l'emmener à Toopliz et peut-être même plus loin. Notre philosophe voyagea en compagnie du comte Menschikoff et suivit la cour à Dresde. Il ne négligea pas cette occasion de lui recommander ses livres, ses recueils polyglottes et ses problèmes de géographie transcendante, et de glisser dans les mains du chancelier Golofkin la liste de ses *desiderata* sur la Russie (2).

En même temps, il écrivait à Stephan Jaworsky, métropolitain de Rjâsan et vicaire du siège patriarcal, dans le même but, et il s'adressait à l'Anglais Ferguson, professeur de mathématiques à Moscou. La mort d'un médecin du czar, Donelli, lui suggéra la pensée de le remplacer par Scheuchzer, naturaliste et professeur à Zurich. Ce fut toute une diplomatie avec le médecin principal, Areskin, et le chancelier de Sa Majesté, pour l'enlever à la Suisse et le donner à la Russie ; mais il échoua et il en ressentit un vif chagrin pour la science.

De Dresde, où il prit congé du czar, Leibniz vint à Vienne : « J'ai pris congé de Sa Majesté à Dresde, écrit-il à Bernstorff, et j'avais dessein de m'en retourner, mais je fus un peu arrêté par le pied. En attendant, j'appris une nouvelle : que l'empereur même était disposé à favoriser les recherches historiques ; et, de plus, il s'offrit une belle occasion d'aller commodément à Vienne presque sans dépense en compagnie d'un seigneur qui en fut bien aise et, chemin faisant, j'ay été entièrement remis (3). »

A Vienne, Leibniz retrouvait d'illustres protections et l'amitié du prince Eugène, mais il n'oubliait pas la Russie et il était exactement renseigné sur le czar. Rodannus et le duc Antoine Ulrich lui apprennent presque en même temps son arrivée à Stalzdahl, dans le Brunswick ; il espérait toujours que si l'on pouvait former l'alliance rêvée entre le czar et l'empereur, la paix avec la France, cette paix d'Utrecht qu'il déclarait inexcusable dans sa lettre à un lord tory (4), n'était point encore faite. Il avait su se faire bien venir du comte Matwejeff, le successeur d'Urbiich à Vienne ; il lui remit (en mai 1713) un premier mémoire sur la ligue des hauts alliés du Nord, bientôt suivi d'un projet de circulaire aux trois chanceliers de l'empire, et enfin d'une lettre au czar qu'il

(1) Suite et fin. — Voy. les numéros 22 et 23.

(2) N° 179, p. 272. Il y mentionne les catalogues, dictionnaires et manuscrits sur la Russie, qu'il avait déjà demandés.

Dans une autre de ses notes, on retrouve la trace de ses études constantes sur la Russie : il y est question du *sterlef*, poisson du Volga, et d'un rat aquatique et musqué nommé *vichochol*, de l'élevage des troupeaux dans les steppes, de la confection du cuir de Russie, de la maladie et de l'étymologie slave du scorbut, de vulnéraire russe et de vingt autres choses.

(3) N° 191, p. 287.

(4) *Œuvres de Leibniz*, édition Foucher de Careil, t. IV, p. 1.

priait l'ambassadeur de faire traduire et envoyer à son adresse. Ces trois documents développaient une même idée, approuvée par Schleinitz, à savoir « qu'il faut saper la couronne de Suède par le fondement, c'est-à-dire mettre la France dans un état à ne pouvoir la soutenir. »

Leibniz, ce diplomate de naissance, comme l'appelle un Italien, était arrivé au point culminant de sa carrière politique dans cette période de Vienne. Il était en relations avec les souverains et bien vu des plus grands personnages de son temps. Il n'y a donc rien d'étonnant à ce qu'il ait désiré entrer dans le corps diplomatique. Déjà Urbich l'avait proposé comme ministre de Russie à Hanovre. Le départ du comte Matweïeff lui fit concevoir l'espérance de le remplacer, et il s'adressa au vice-chancelier baron de Schafirof, encore à Constantinople, pour lui rappeler ses titres et lui exposer sa politique. Il écrivit dans le même sens au czar : il lui rappelle sa machine arithmétique et le compare à Attila. Le compliment, à première vue, peut paraître étrange, mais s'explique par la justification historique qu'il entreprenait « de ce fleau de Dieu » plus d'un siècle avant Amédée Thierry. Le parallèle ne manque pas de grandeur :

« Le roi des Huns, le grand Attila, dominait, lui aussi, de la mer Caspienne jusqu'à la Baltique, comme Votre Majesté. Des relations d'ambassadeurs envoyés à ce prince par un empereur grec de Constantinople, prouvent qu'Attila était un souverain éclairé et modéré, qui a fait don de la vie à ceux qui avaient voulu le tuer. J'en envoie un extrait à Votre Majesté. » Il ajoute qu'il s'occupe de la réforme de la législation russe, comme le czar le lui a ordonné, et que l'empereur d'Autriche vient de le nommer son conseiller.

La lettre, écrite à Vienne le 18 juin 1714, ne partit que le 22 janvier 1715, lorsqu'il était revenu à Hanovre. Le retour du comte Matweïeff, qui avait repris son poste, lui avait fait abandonner l'espérance qu'il avait caressée un moment de devenir chargé d'affaires à Vienne (1). Presque à la même époque, il recevait de Weber une lettre qui dut le flatter. Weber avait vu le czar et lui avait remis son mémoire (2). Le czar, avec sa vivacité habituelle, après avoir donné ordre qu'on le traduisit, lui avait demandé : « Où est-il en ce moment? que fait-il? où a-t-il été tous ces temps-ci? va-t-il rester à Hanovre...? » etc.

Leibniz vit pour la dernière fois le czar à Pymont, en juin 1716; il y était venu de Harburg en passant par Herren-Hausen. Le philosophe de Hanovre resta toute une semaine auprès de lui. Il serait superflu de chercher à deviner leurs entretiens. Le sujet en est connu, et nous savons que l'avenir des sciences en Russie et l'établissement d'une Académie à Saint-Petersbourg devaient en être le thème favori de la part de Leibniz : ses lettres de cette époque sont plus rares, mais précieuses, car ce sont les dernières.

Il ne tarissait pas sur les louanges du czar; il écrivait à un sénateur de Hambourg : « Ce que j'admire chez un si grand

prince, ce n'est pas seulement son humanité, mais ses connaissances et son jugement. » — « Plus j'apprends à connaître le caractère de ce prince, disait-il à Bernoulli, plus je m'étonne. » Il mandait à Bourguet : « J'ai fait ma cour au czar aux eaux de Pymont et aussi ici, puisque Sa Majesté est demeurée deux nuits après son retour à une maison de plaisance, tout proche d'ici. Je ne saurais assez admirer la vivacité et le jugement de ce grand prince.

» Il fait venir des habiles gens de tous côtés, et quand il leur parle, ils en sont tout étonnés, tant il leur parle à propos. Il s'informe de tous les arts mécaniques; mais sa grande curiosité est pour tout ce qui a du rapport à la navigation et, par conséquent, il aime aussi l'astronomie et la géographie. J'espère que nous apprendrons par son moyen si l'Asie est attachée à l'Amérique (1). »

Leibniz donnait à Bernoulli une preuve singulière de la méthode d'observation du czar. Voulant se rendre compte exactement de l'effet des eaux de Pymont, celui-ci fit saigner un ecclésiastique de sa suite avant et après la cure, et, comparant les deux sangs, il fit remarquer à ses courtisans combien le premier tiré était épais et presque blanc, tandis que le second était devenu du plus beau rouge, comme celui d'un homme en bonne santé. Cette leçon de médecine, après tout, en valait bien une autre.

C'est aussi à ce voyage du czar que se rapporte une anecdote qui s'est conservée à Hanovre. Pierre souffrait alors d'une paralysie du bras qui ne lui permettait pas de le tenir dans sa position naturelle et de pouvoir, par exemple, tirer du pistolet. Pour remédier à cette incommodité du czar, Leibniz inventa un appareil de bois d'une grande simplicité, qui s'adaptait autour du corps et au-dessous de l'épaule et permettait au czar d'appuyer son bras une fois en l'air, de tourner le coude à droite ou à gauche ou de laisser retomber le bras. Les pièces de l'appareil sont conservées à Hanovre sur le fauteuil de Leibniz. On peut supposer qu'elles ne furent terminées, comme sa machine arithmétique, qu'après le départ du czar, et que sa mort l'empêcha de les lui envoyer (2).

La série des documents que nous avons recueillis établit ainsi la continuité et la persévérance de ses efforts jusqu'à la dernière heure. Il rappela au czar, dans une note, tous les points qu'il avait touchés précédemment : 1° progrès de l'histoire et de l'ethnographie par des recueils polyglottes et des essais de linguistique comparée (3); 2° progrès de la religion et de la civilisation par les missions; 3° progrès de la navigation par les observations magnétiques (et il compose une note spéciale sur ce sujet, qui intéresse le czar); 4° progrès de l'astronomie par les observations; 5° progrès de la géographie par une expédition vers le pôle nord; 6° progrès des sciences naturelles par des collections de plantes, d'animaux et de minéraux; 7° progrès de la culture générale par des

(1) C'est pour cela qu'il avait retranché du premier projet tout un passage relatif à son désir de faire l'intérim du comte de Matweïeff. Voy. Guerrier, n° 218, p. 323. Note.

(2) Weber, secrétaire de légation à Pétersbourg, auteur de « *la Russie changée, Veränderten Russlands* ». Le mémoire qu'il s'était chargé de remettre au czar était relatif au paiement des arriérés de la pension de Leibniz, qui n'avait reçu que les cinq cents ducats de gratification. Il en écrivit aussi à Golofkin et à Schafirof, mais sans succès.

(1) N° 241, p. 360. Il revient à diverses reprises sur le projet d'une expédition scientifique pour déterminer les limites entre l'Asie et l'Amérique, et partage ainsi avec l'Académie des sciences de Paris la gloire d'avoir été l'un des promoteurs de la célèbre expédition de Bering, en 1725.

(2) Voy. Guerrier, p. 175. Introduction.

(3) Notre publication contient ces essais de linguistique comparée et ces premiers recueils de mots et de phrases, comprenant les divers idiomes de la Russie. Max Müller a rendu un éclatant hommage à ces essais de Leibniz. (Note de l'auteur.)

traductions en russe de nos encyclopédies de sciences, arts et métiers.

C'était son testament. On peut dire qu'il est résumé dans les quelques pages magistrales d'un dernier écrit sur la réforme de l'éducation et l'avancement des sciences.

Leibniz y ajouta un codicille que M. Guerrier ne croit pas d'une authenticité absolue, mais que Posselt a trouvé avec les autres dans les archives de Moscou et qui ne s'en écarte ni par le ton, ni par l'objet. C'était tout un plan de réforme administrative en Russie, par l'établissement de collèges ou comités, au nombre de neuf, savoir : collèges d'État, de la guerre, des finances, de la police, de la justice, du commerce, de la religion, de révision, de l'instruction publique. C'était comme une première ébauche de nos ministères; et ce qui se dégage de ces plans, c'est un grand effort pour centraliser les sciences en Russie dans quelque grand établissement qui pût les réunir et les répandre.

VI

Telle est l'histoire de ces relations de Leibniz avec Pierre le Grand, d'après les nouveaux documents; elle montre bien ce que fut la vie du sage de Hanovre et quel est son idéal : cette attente perpétuelle d'un siècle nouveau, d'une Europe, que dis-je, d'un univers renouvelé et réformé, attente toujours trompée, mais résistante à tout; le véritable optimisme enfin, qui n'exclut ni la grandeur d'âme, ni l'amitié des héros, ni l'amour de l'humanité, et qui leur montre le but.

A voir notre philosophe si empressé auprès des empereurs et occupé de se créer des relations parmi les diplomates et les ministres, on se demande si c'était bien la tâche d'un sage, d'un nouveau Descartes, d'un de ces hommes enfin dont la devise doit être : *Qui bene vixit, bene latuit*; mais ce serait mal comprendre Leibniz que de le juger d'après une telle règle.

Leibniz est un découvreur; on ne saurait mieux le comparer qu'à ces hardis navigateurs qui ont entrepris de résoudre l'un des problèmes qu'il avait posés : celui du passage au pôle nord. Ce sont les côtés inexplorés, les obscurités de la science qui l'attirent. Il parle souvent de la Russie comme d'une terre vierge, *terra vergine*, et il se réjouit de l'heureuse occasion qui lui est donnée d'expérimenter les méthodes de la science sur un sujet neuf. L'Orient à connaître, la Russie à défricher et à *débarbariser*, comme il le dit énergiquement (1), ses langues, ses religions à deviner, voilà ses études préférées.

Une autre réflexion que suggère la lecture de ces documents, c'est le peu qu'il obtint et la médiocrité du résultat, si l'on en juge par la peine qu'il s'est donnée. Mais ici encore nous avons une réponse bien simple à faire.

Les prophètes ne voient jamais leur œuvre accomplie, mais leur œuvre n'en existe pas moins. C'est le cas pour Leibniz.

(1) Dans une lettre à un personnage de la cour de Wolfenbüttel : « Sçavez-vous, monsieur, quelle pensée m'est venue dans l'esprit ? Vous aurez oui-dire que M. Wergelius travaille à introduire une réforme dans nos écoles et études. Je m'en voy huy écrire que puisque le Czar veut débarbariser son pays, il y trouvera *tabulam rasam*, comme une nouvelle terre qu'on veut défricher. » Il s'est servi de la même expression dans une lettre à Sparvenfeld. Guerrier, p. 38, n° 34.

Tout ce qu'il a semé a levé plus tard, tout ce qu'il a préparé pour la Russie s'est réalisé au siècle suivant.

L'Académie de Saint-Petersbourg, et tout le système de l'instruction publique en Russie, lui doivent leur origine; car ce serait une erreur de croire qu'en ces questions vitales pour le sort des États et le bien-être des sujets, Leibniz se bornait aux académies; ce qu'il voulait, c'était répandre partout et dans tous les coins de ce vaste empire les arts, les sciences et les métiers, par des sociétés, par des collèges et des universités. L'enseignement de la jeunesse était son objectif en Russie, comme en Prusse. Il entreprenait toute une organisation de l'enseignement à tous les degrés, depuis l'école jusqu'aux académies. C'est la pensée dominante de ses lettres et de ses mémoires, si nombreux, de cette époque. C'est ainsi qu'en décembre 1708, il rédigeait une première note pour le czar et qu'il insistait sur « le besoin d'entente, de correspondance et surtout de connexion et de direction pour les savants ». Il indiquait le moyen d'y arriver : 1° par les bibliothèques; 2° les théâtres ou musées de la nature et de l'art; 3° les laboratoires et les observatoires (1).

Dans un projet de mémoire, rédigé pour le duc Antoine Ulrich, qui était son intermédiaire le plus bienveillant et le plus zélé auprès du czar, il énumérait avec une complaisance qui ne lui est pas habituelle ses titres académiques, parce qu'ils le recommandaient à l'attention de Pierre le Grand pour cet objet, et il rappelait en même temps les efforts qu'il avait déjà tentés et le but élevé qu'il poursuivait en entretenant sans cesse de géographie et de navigation; enfin, il attendait beaucoup de la participation d'Ulrich pour la constitution générale des arts et des sciences qu'il eût voulu donner à la Russie, et pour la fondation d'un collège ou conseil supérieur (*ober collegium*), qui lui paraissait de nature à réaliser ce dessein (2). Il fallait bien que cette création l'occupât de préférence à toute autre, car il y revient dans un autre exposé de la même date (1701) (3) qui fut certainement présenté au czar ou à ses ministres. Ce mémoire se résume en trois points : 1° développer l'enseignement de la jeunesse dans tout l'empire russe, en y comprenant les bonnes mœurs avec l'étude des langues, des arts et des sciences; 2° instituer des observations physiques, techniques et surtout astronomiques, observations qui manquent totalement jusqu'ici pour la Russie, et qui accroîtront sa population, ses ressources économiques et son bien-être; 3° se procurer d'Europe et de la Chine ou du Cathay les meilleurs renseignements possibles, et, pour cela, utiliser l'admirable position de la Russie, qui peut servir de trait d'union entre ces deux parties du monde. Le moyen d'exécution, c'était encore la fondation d'un collège ou conseil supérieur, comme en Chine, et sous la protection du puissant monarque que l'empire russe avait à sa tête. Enfin, dans les entretiens de Torgau, dont nous avons donné l'essentiel, la fondation de ce collège revient encore. M. Guerrier a retrouvé ce que j'appellerais volontiers ses notes d'audience. Elles sont relatives à cet établissement supérieur : il en rédige les statuts et il ne demande, pour l'établir, qu'une somme annuelle de 10 000 thalers; « car, ajoute-t-il, cette somme suffit pour faire

(1) P. 96.

(2) P. 173.

(3) P. 178.

en un an plus qu'en dix, et avec 10 000 thalers plus qu'avec 100 000. » L'organisation de ce collège était vaste et puissante comme toutes les créations scientifiques de Leibniz. Ce n'était pas simplement un conseil supérieur de l'instruction publique, comme en France : il centralisait les attributions et il allait jusqu'à lui donner la haute main sur l'enseignement tout entier; il l'enrichissait de privilèges considérables sur le papier, les livres, les imprimeries, les pharmacies; ce devait être aussi une sorte de ministère du commerce international, en même temps que des mines, des sels et des produits alimentaires; l'hygiène et la médecine en dépendaient. Leibniz avait compris pour la Russie la nécessité d'une centralisation scientifique très-forte, à cause de l'étendue et de la distance à regagner en peu d'années.

Dans un autre document de 1712, rédigé pour le czar et remis par Schleiniz à Greifswald, il ajoute : « Cela posé, il sera bon de penser au plus tôt à préparer les choses, c'est-à-dire à former un plan bien lié et puis à songer aux moyens propres à l'exécuter, c'est-à-dire tant aux personnes, choses et actions dont on aura besoin, qu'aux dépenses qu'il conviendra de faire. » Et, dans un autre projet du même jour, il ajoute : « Pour mieux réussir dans un si beau et si grand dessein, il serait peut-être à propos que Sa Majesté établit une espèce de conseil particulier, dont l'objet fût en général le soin d'introduire, d'augmenter et de faire fleurir toutes les bonnes connaissances dans son empire. De ce conseil dépendraient les académies et les sociétés savantes, les écoles, les imprimeries et librairies, le soin des langues avec les truchemens, l'histoire et la géographie tant internes qu'externes, l'instruction des artisans, marinières, jardiniers, chimistes et autres; puis la correspondance avec les étrangers sur les lettres et les sciences, les gazettes et almanachs, l'importation et la censure des livres, la formation des bibliothèques et cabinets de raretés, les observatoires et laboratoires, et quantité d'autres matières qu'il serait trop long de spécifier et où l'on se peut rapporter, en partie, à l'exemple d'autres sociétés savantes ou académies des sciences et arts (1). »

La série de nos manuscrits se termine par celui de 1716, rédigé peu de temps avant sa mort, et relatif à la fondation de neuf collèges ou ministères, au premier rang desquels figure celui de l'instruction publique. Partout la même pensée se révèle, celle d'une organisation centrale, et de toutes pièces, de l'enseignement universitaire dans ce vaste empire. Leibniz se montre ici sous son vrai jour, comme un conquérant scientifique au service d'un conquérant législateur.

Si la Russie n'a point possédé Leibniz, le commerce de ces deux hommes est instructif et leur amitié fut féconde. Leibniz, comme Voltaire, eut sa passion pour Pierre le Grand, et tout ce que nous avons cité de ses lettres prouve qu'il sut inspirer au czar un attachement durable. C'est ainsi qu'un rapprochement naît sous ma plume, et que je ne résiste pas en terminant au plaisir de les comparer l'un à l'autre.

Parallèle étrange à première vue, que celui qui a pour objet un savant et un souverain, bien qu'il s'agisse d'un souverain qui, suivant le beau mot de Fontenelle, « s'était accoutumé depuis longtemps à être homme ». Et d'ailleurs ce n'est pas le rang, mais le génie que l'on compare. De ce point de vue, s'il y a des différences dont il faut tenir compte, les traits de

similitude abondent, et je ne parle pas des plus faciles : que tous deux, par exemple, nommés membres de l'Académie des sciences, ont eu ce rare bonheur d'être loués par Fontenelle; ou bien encore que, si l'on en croit une généalogie de Leibniz retrouvée par Pertz et publiée par Guhrauer, tous deux étaient Slaves, Pierre par sa naissance et Leibniz par ses origines (1). Non, j'entends parler de ressemblances plus sûres et plus profondes.

Pierre le Grand s'est formé seul et par lui-même, comme Leibniz. Rappelons-nous le jeune étudiant de Leipzig étonnant ses maîtres et ses camarades, auxquels il faisait l'effet d'un prodige : *pro monstro erat*; dévorant ses livres et méditant au Rosenthal. C'était son chantier de Saardam. Il ne ressemble à rien de ce qu'on avait vu jusqu'alors dans les sciences. Il les traite librement, familièrement; jamais on ne fut moins esclave de la routine et des vieilles méthodes. Pierre-Alexis traite ses peuples comme Leibniz fait des sciences. Génie indépendant et même un peu sauvage, il veut voir le monde pour apprendre, et il acquiert la pratique de quatorze métiers. Que fait notre jeune philosophe ? « Je ne pouvais, dit-il, supporter cette maxime bourgeoise que vous fixe comme avec un clou à une certaine place : je tournai ma pensée vers les voyages, ces premières expériences de la jeunesse. » Ils ont de bonne heure le goût des réformes, et, pour s'y préparer, ils s'exercent à manier les objets de ces réformes : l'un les sciences et les premiers principes, qui sont les instruments de ses belles découvertes; l'autre la marine et les arts, qui lui sont nécessaires pour l'éducation de ses peuples. Enfin le souci des petits, des humbles et des faibles leur est commun. Seulement Leibniz transporte cet amour dans les sciences, et Pierre dans le gouvernement. Il n'y a pas jusqu'à ce je ne sais quoi d'énorme dans les desseins qui ne soit une ressemblance de plus : l'un parvenant à former un puissant empire avec des lambeaux de peuples mal instruits, et apprenant à vaincre Charles XII à force d'être battu; l'autre réussissant par l'heureuse audace de ses méthodes à faire des découvertes, à dépasser Bacon, à égaler Newton sur son propre terrain. Ils finissent par exceller, l'un, suivant la forte image de Leibniz, « dans l'art de cultiver de grandes nations »; l'autre dans la science non moins difficile de mener de front toutes les connaissances humaines. Pour achever le parallèle, tous deux sont précurseurs et tous deux sont conquérants. On ne niera certes pas que Leibniz ne soit un précurseur dans les sciences, mais on s'étonnera qu'il soit conquérant; et, de même, nul ne doute que Pierre soit un conquérant; mais on se demandera pourquoi et comment il est un précurseur! Pierre le Grand fut un précurseur qui montra à la Russie les chemins de la mer Noire et de l'Inde, qui la tira des cavernes de l'ignorance pour l'appeler à la vie, à la culture de l'esprit, qui lui révéla ses destinées. Et Leibniz fut à sa manière un conquérant qui sut dompter, organiser, centraliser les sciences et les faire servir aux usages de la vie. « De plusieurs Hercule, dit Fontenelle, l'antiquité n'en a fait qu'un, et du seul M. Leibniz nous ferons plusieurs savants! »

A. FOUCHER DE CAREIL.

(1) *Leibniziorum nomen slavonicum : familia ex Polonia oriunda.* (Voyez Guhrauer.)

LA THÉORIE DES RACES

À propos d'un livre de M. Albert Dumont sur le Balkan et l'Adriatique (1).

Pour faire connaître le programme que s'est tracé, le but que s'est proposé M. Albert Dumont en écrivant, après tant d'autres, un voyage en Orient, nous ne pouvons mieux faire que de citer quelques lignes de sa courte préface. Rien ne saurait mieux mettre le lecteur en mesure d'apprécier l'intérêt de sa tentative, l'originalité de sa méthode et de son œuvre :

« Je réunis en un volume des études qui ont paru récemment dans la *Revue des deux mondes*. J'ai cherché à y peindre la vie orientale, surtout celle des campagnes et des villes de province, les nuances du sentiment et de la pensée chez des peuples qui nous ressemblent si peu. Il importerait certes d'être attentif aux moindres détails extérieurs; mais ces formes sensibles à tous, — j'espère ne l'avoir jamais oublié, — ne sont que l'expression du caractère : c'est le caractère même qu'il faut analyser et comprendre.

» Quatre races habitent la péninsule du Balkan : les Turcs, les Albanais, les Slaves et les Grecs. J'ai décrit l'état moral et politique de chacune d'elles; j'ai voulu voir ensuite si, dans ce mélange de facultés si variées, il n'en est pas un certain nombre qu'il soit possible de définir, de classer, de subordonner les unes aux autres pour les expliquer; comment les faiblesses et les imperfections de ces races sont dans un rapport étroit avec leurs qualités. Cette longue enquête a fait un des principaux intérêts des huit années de voyage que j'ai passées en Turquie. J'ai lu, en même temps, ce qu'on avait écrit sur le sujet. Après ce qui avait été dit, il m'a paru qu'il restait beaucoup à dire. Je crois qu'en général on a trop négligé l'étude des mœurs, des sentiments, des idées. En considérant chaque peuple séparément, on s'est exposé à n'en juger aucun avec équité; en refusant de consulter le passé, on a mal vu le présent.

» L'historien est un voyageur qui, passant de siècle en siècle, s'assied au foyer des hôtes les plus divers, écoute leurs discours, partage leurs sentiments, éprouve leurs passions, se pénètre de leurs idées et quitte parfois sa propre nature pour prendre la leur. Le voyageur est un historien qui, de pays en pays, s'enchantant de la variété de spectacles toujours nouveaux, et cherche à comprendre les mille formes de la vie morale. Il n'y a pas de plaisir plus charmant que l'analyse, il n'y a pas de méthode plus féconde; mais la loi de la science nous impose de ne considérer le particulier que pour remonter au général. Dans ces êtres collectifs qui forment les sociétés, tout est harmonie, puisque tout est vivant. Les détails n'ont de prix que s'ils trouvent une place naturelle dans cet ensemble qu'ils permettent de reconstituer et qui cependant les explique seul. »

Vous voilà donc averti; vous auriez tort de rien chercher ici qui rappelle, même de loin, ces récits de voyage où la personne du narrateur, ses aventures, ses impressions, ses sentiments, jouent le rôle principal. Ce serait s'exposer à manquer de justice que de prétendre comparer M. Dumont au dernier voyageur qui se soit fait lire du public français, à M. de Beauvoir; on lui ferait encore un tort plus grave si l'on

s'avisait de le mettre en parallèle avec l'inimitable Jacquemont, avec ces lettres où l'on ne sait ce qu'il convient d'admirer davantage, la rare pénétration de l'observateur, l'esprit et le talent du conteur, le caractère même de l'homme et les merveilleuses qualités qu'il déploie pour accomplir, avec de si faibles moyens, une si grande entreprise; enfin, son sang-froid dans le péril, sa gaieté dans la souffrance, son calme stoïque en face de la mort. M. Dumont a beaucoup et très-bien voyagé; quoiqu'il n'ait point fait le tour du monde comme M. de Beauvoir, ni, comme Jacquemont, gravi l'Himalaya, forcé la frontière chinoise et apprivoisé le féroce et défiant Runjet-Sing, ses courses à travers la Turquie d'Europe n'ont point été sans quelque hardiesse et sans beaucoup de fatigues. Les rives marécageuses de la Bouïna et de l'Achéloüs, du Vardar et de la Maritza, ont, comme les jungles de l'Inde et la meurtrière île de Salsette, leurs miasmes paludéens et leurs fièvres pernicieuses. Certaines parties de la péninsule du Balkan, que les chemins de fer s'apprentent à traverser, étaient encore pour les géographes, il y a trois ou quatre ans, une véritable *terra incognita* qui, sur les cartes dressées avec quelque soin, figurait en blanc. Il est tel canton montagneux, soumis de nom seulement à l'autorité centrale et toujours agité par des vendettas et par des guerres avec ses voisins, où vous ne risquez guère moins, en vous hasardant à y pénétrer, que dans l'intérieur de l'Afrique ou dans les hautes vallées qui descendent des plateaux du Thibet : vous vous y mettiez, de la même manière, à la discrétion de la barbarie vous ne pouviez compter sur aucun secours extérieur, sur aucune protection de police.

Comme explorateur, M. Dumont a donc payé de sa personne et fait ses preuves. Par des recherches dont nous n'avons encore, dans les *Archives des missions scientifiques* (1), qu'une bien rapide analyse, il a contribué à mieux faire connaître une vaste région qui, située en pleine Europe, restait pour ainsi dire à découvrir. Dans ce bataillon sacré des voyageurs savants, que la France ne sait pas honorer et récompenser comme le fait l'Angleterre, il a bien gagné, sinon l'épaulette, tout au moins les galons. Ce n'est pourtant point, à proprement parler, un livre de voyage que *le Balkan et l'Adriatique*. Le titre, au premier abord, pourrait tromper; mais il suffit de parcourir ces pages pour en saisir le véritable caractère : c'est un ouvrage d'histoire qu'a voulu écrire M. Dumont, et c'est à ce point de vue qu'il convient d'étudier et de juger son livre. Aussi bien la forme du journal, que l'auteur a conservée dans le premier chapitre, intitulé *la Mer de Marmara*, disparaît-elle dès le second. Dès lors, plus de trace d'indécision : l'écrivain a pris son parti. Au lieu de nous raconter en détail sa vie et ses aventures, de nous rapporter des conversations et des anecdotes, de faire passer devant nos yeux une rapide succession d'images, de nous fournir enfin des faits particuliers d'où nous dégagerions ensuite nous-mêmes les idées générales et les conclusions qu'elles suggèrent, M. Dumont a préféré entreprendre lui-même ce travail; il n'a considéré ses notes de voyage que comme des matériaux dont nul n'était plus apte que lui-même à faire un habile et fructueux usage. Il nous offre dès lors, sans plus tenir compte des temps ni des distances parcourues, une série de tableaux d'ensemble ou de monogra-

(1) *Le Balkan et l'Adriatique. Les Bulgares et les Albanais. L'administration en Turquie. La vie des campagnes. Le panslavisme et l'hellénisme*, par ALBERT DUMONT, 4 vol. in-8°, Didier et Cie, 1873.

(1) *Nouvelle série*, t. VI, p. 447.